

L'Echo mondain de l'Oranie.
Revue littéraire, artistique,
sportive...

L'Echo mondain de l'Oranie. Revue littéraire, artistique, sportive....
14/09/1919.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisationcommerciale@bnf.fr.

Première Année

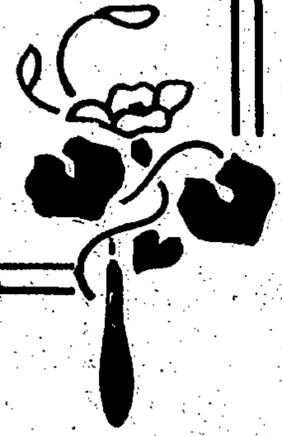
Numéro 22

14 SEPTEMBRE 1919

Le Numéro : 20 centimes



**L'ÉCHO
MONDAIN
DE L'ORANIE**



Directrice : Madame Ch. MORIN

ORAN. — 4, Rue d'Arzew, 4. — ORAN



Imprimerie E. ANDREO, 4, Rue d'Arzew, 4

— ORAN —

**MANUFACTURE DE TABACS
CIGARES & CIGARETTES
V. JORRO**

Maison fondée en 1845

**Société Anglo-Algérienne M.C.
au capital de 1.500.000 de frs (Propriétaire)**

**FOURNISSEUR DES RÉGIES TUNISIENNE
MAROCAINE — PORTUGAISE**

Premières Récompenses aux Expositions

Finesse et Saveur pour sa Spécialité de :

Cigares BREVAS & NÉOPHYTES

et ses Cigarettes DÉLICIOSA, VIOLETTES, SIMON

L'Echo Mondain de l'Oranie

MON AMI DRAGAN

Il vivait comme tous ses camarades étudiants dans une simple chambre meublée. Souvent dans l'immense bibliothèque où je « bouquinais », je le voyais chercher des livres, des études sur Baudelaire. Il travaillait à une thèse sur cet auteur et ne sachant guère le français, il éprouvait à lire ces recueils une grande difficulté. Pour ma part, j'étudiais Arthur Rimbaud. Nous étions donc sûrs de nous rencontrer et d'ailleurs je désirais fort faire la connaissance de ce jeune croate dont le physique était assez curieux.

Il était petit, maigre. De jolis cheveux bruns assez longs qui retombaient invariablement sur son front dès qu'il se penchait au-dessus de sa table. D'immenses yeux noirs, très mobiles, très cernés et une petite figure fine, malade... Souvent assis à la même table, nous travaillions des heures entières nous faisant vis-à-vis et nous observant à la dérobée.

Aux conférences de littérature nous nous retrouvions encore ; mais avec l'envie mutuelle de nous aborder, nous restions cependant chacun à notre place. Il fit un jour le premier pas et vint me demander une étude sur Baudelaire que d'ailleurs j'avais prise à dessein.

Je saisis cette bonne occasion pour le questionner. Sa vie, comme beaucoup de celles de nos camarades serbes, polonais, avait été fort mouvementée. Lycéen, il avait déjà connu les complots politiques. Plus tard, il avait même goûté l'humide prison. Son père était mort depuis longtemps, ne lui laissant comme héritage qu'une assez mauvaise santé, et sa mère vivait à Agram avec ses sœurs.

Je devinais tout cela, plutôt que je ne le compris au travers d'un langage assez burlesque, très imagé, avec des tournures bizarres où il essayait de graduer, sans respect de la syntaxe, sa pensée et ses sentiments. Puis il m'intéressa à ses travaux et je lui promis mon aide. Il prenait beaucoup de notes et écrivait presque tous les jours quelques pages en français.

Je lui corrigeais ses épreuves fort intéressantes d'ailleurs au point de vue des idées ; cet étranger avait une telle façon de comprendre l'auteur des « Fleurs du Mal », qu'en me donnant sa pensée, il faisait vivre en moi un Baudelaire tout nouveau. De

ce poète il était fort imprégné lui-même et dans son langage et son style, il y avait à côté d'images jolies et recherchées des réalités brutales de pensées et d'expressions. Peut-être ne connaissait-il pas encore assez la valeur des mots français ? Peut-être aussi, parce que peu fortuné et obligé de se contenter de la petite bourse que lui offrait l'Etat, vivait-il en dehors du milieu universitaire, dans une société assez ordinaire ?...

Et peu à peu, en le faisant causer, en lisant ses travaux journaliers, en l'intéressant aussi un peu aux miens, il me devint un camarade familier que je ne cessais d'étudier.

* * *

Dominait en lui une imagination presque malade — disais-je — qui lui faisait voir la réalité sous un faux jour. Une sensibilité telle, qu'il se grisait — fort bavard d'ailleurs — aux sons seuls de ses paroles. Il arrivait alors un moment où ivre de mots, il inventait au fur et à mesure tout ce qu'il me racontait. C'était certes, comme de véritables crises, car au lendemain, dans une sorte de nouveau délire, il me racontait des faits qui contredisaient ceux qu'il avait exposés la veille.

C'est d'ailleurs à cause de ses contradictions perpétuelles que je m'aperçus de ces crises étranges. Et au bout de quelque temps je savais très bien la minute où son imagination seule le guidait et où il vivait tout haut ses rêves les plus divers, les plus fantasques certes.

Et ce n'était pas désagréable. Il me faisait passer quelques heures jolies lorsque sur un mot lancé, un livre découvert, il se jetait dans ces rêves parlés qui n'étaient pas du tout saugrenus. Et par curiosité souvent, je m'amusais à provoquer les exhubérances de sa folle imagination.

* * *

Il y a quelques mois justement, je ne sais quel journal ou quelle revue proposait un concours de nouvelles. Une nouvelle courte et dans laquelle on devait retrouver toute l'amère souffrance humaine provoquée par la grande guerre. Autre condition posée : il fallait que cela eût spécialement rapport à la guerre et fût écrit par « un poilu des tranchées ».

C'était donc pour moi une porte absolument fermée. J'allais frapper chez mon camarade. Il parcourut les feuilles imprimées que je lui présentais et aussitôt l'étincelle partit, le feu s'alluma, et voilà mon petit croate volant sur les ailes de sa fantasque imagination... Et il me raconta une histoire, toujours dans ce même langage baudelérien, délicatement pervers et brutal par taches, par coups. J'écoutais avidement et je le quittai en lui disant simplement : « Il faudra m'écrire cela ».

Le lendemain, dans ma boîte au lettres, je trouvai un manuscrit. Je l'ai déchiffré, corrigé, en respectant autant que possible l'idée du jeune étranger, ses erreurs mêmes. Et je ne crois pas pouvoir mieux terminer l'exquise du petit croate et prouver à quel point son imagination était vive et infiniment large, sa sensibilité excessive, sa révolte grande contre la souffrance humaine et l'injustice qui pèse sur le faible, qu'en donnant cette nouvelle, telle que je l'ai conservée.

POURQUOI TE MEURS-TU ?

C'est la mort qui console.....
CH. BAUDELAIRE.

Quand le médecin arriva, l'infirmier de la salle n° 24, un jeune homme aux joues rouges, lui dit comme tous les matins :

— Tout le monde va bien, major.

Mais aussitôt il se corrige :

— Tout le monde, mais Tih-Longh a la fièvre.

Tih-Longh est un noir. Dans un coin de la salle d'un hôpital auxiliaire, où l'on rencontre Sénégalais, Serbes, Arabes, Belges, et Chinois tout à la fois, il est étendu cet homme gravement malade et mal soigné sur un lit de fer, puant l'urine et la saleté. Il est là, ce pauvre soldat, paralysé, oublié. Dans la journée, il crache le sang, dans la nuit il râle ; ses deux pieds gelés le font souffrir. Et la fièvre monte, monte... Le médecin a perdu tout espoir ; oui, cet homme toujours gai n'a rien espéré. Quoi ! Les Français meurent, mais les noirs ? Il y en a comme des mouches.

Tih-Long est venu d'un pays chaud, où le soleil déverse toute l'année sur la terre ses rayons éblouissants ; il est venu se battre. On lui a dit qu'il ferait bien d'aller en France. Et de plus, on lui a promis de l'argent : 200 francs. Un pain par jour, un pain blanc. Sa femme touchera aussi quelque argent. C'est le bonheur qui rit !

Tih-Long s'est alors décidé à partir et

deux mois après, il s'est trouvé en Orient, devant les Bulgares, en première ligne, tout comme un soldat qui ne connaît personne : ni maires, ni lieutenants. Dès les premiers jours, Tih-Longh toussa. Le changement brusque de climat lui causa de l'oppression dans la poitrine ; ensuite il sentit une brûlure douloureuse au dessus du cœur, dans le poumon gauche. Le médecin l'ausculta — Ce n'est rien, dit-il —

Une semaine après ses pieds devenaient de plus en plus lourds, il ne pouvait plus marcher. Cependant on le forçait à aller vite, vite, dans les montagnes de neige, dans la brume suffocante des crépuscules bleuâtres, entre les sommets revêtus de cristal blanc. Il demanda ce qu'était cette lourdeur, cette fatigue qui entre dans les mollets, tout doucement, doucement, furtivement comme un assassin. On lui répondit que ce n'était pas grand chose.

La neige tombait abondamment. On ne voyait que la neige, elle entraît dans la bouche, dans les oreilles, dans le nez. On grelottait, on vivait dans des trous, on ne bougeait pas.

Un jour Tih-Longh fatigué, s'endormit dans la neige. Puis il s'éveilla dans un bateau, sur la mer ; et trois jours après on le débarqua dans un petit fort, comme une caisse vide. Il crachait du sang et il avait les pieds gelés. Autour de son cou on avait attaché un billet violet qui devait parler pour lui et avec ce billet il fut placé dans la salle 24. Un infirmier en le voyant s'écria :

— Bon pour la charcuterie !

Dans son lit, Tih-Longh ne bougeait pas. Il regardait autour de lui ce qui se passait, sans pouvoir comprendre où il se trouvait ? C'était un hôpital, il le voyait bien, un hôpital militaire, mais dans quelle ville, quel continent ? Et pourquoi l'avait-on dirigé sur un hôpital ? Était-il blessé ? malade ?...

Le lendemain matin, il aperçut ses pieds gelés : on les avaient débandés. Les os des doigts sortaient de la chair, puante charogne, dont on enlevait des morceaux entiers avec des pinces. Tih-Longh se sentait malheureux et il pleurait en se voyant pourrir petit à petit, comme un cadavre dans la vallée et sans connaître la cause de ses maux. Il ne pourrait plus jamais courir sur le sable ensoleillé de son pays natal. Non, jamais... Enfin, les pieds, ce n'était pas si grave... Mais la poitrine ! Le feu est dans

sa poitrine. Cela le fait tousser jour et nuit. cela l'étouffe, cela le brûle en dedans.

Le médecin l'ausculta à travers trois épaisseurs de draps. Un moment après il chuchota à l'oreille de l'infirmier :

— C'est pour aujourd'hui.

Et il s'en est allé vite, ce médecin pour éviter l'agonie douloureuse d'un soldat, d'un simple soldat... L'infirmier aux joues rouges regarde Tih-Longh, calcule, ronchonne sous sa petite moustache soignée et faisant un demi-tour, il jette ce cri vers l'entrée de la salle :

— Joseph ! Ahmed ! Le brancard...

Je passais à côté du lit de Tih-Longh. Il voulut me dire quelque chose, m'appela avec ses yeux qui sortaient de sa face difforme. Deux mois de douleur lui ont presque paralysé la langue. Maintenant c'est avec les yeux qu'il parle. Qu'a-t-il à me dire ? Tiens, il me montre avec son regard un sac...

— Ca-ma-ra-de, balbutie-t-il.

J'ouvre son sac : une image représentant une femme noire qui, assise sous une palme, me fait penser à un Bouddha ; une vieille chaussure sale et déchirée lui servant de bourse, un morceau de bois pour nettoyer ses dents, un jeu de cartes aux couleurs fantastiques, quelques allumettes, une bougie ; tout cela couvert de poussière et de boue formait sa fortune. Je lui tends sa bourse, mais il n'en veut pas et à ce dédain de l'argent, je comprends qu'il s'agit plutôt de l'amour. Je lui passe la gravure. Il la prend avec ses mains de squelette noir, péniblement il l'approche de ses lèvres de rouille. Je vois qu'il est content, puis son contentement s'accroît, augmente ; il devient heureux Tih-Longh, je le vois bien, il devient heureux en regardant la beauté étrange de la femme noire qui représente pour lui la passion, le passé et l'avenir... qui ne viendra pas.

Deux infirmiers apportent un brancard et le posent à côté de son lit. Je comprends : il doit mourir, on prépare tout. C'est pour aujourd'hui a dit le médecin.

Tih-Longh voit. Il reconnaît le brancard des morts, noir, triste et maigre comme une bête à moitié crevée ; il le reconnaît et peut-être comprend. De sa poitrine déchirée et brûlée par un mal inexprimable sort une voix rauque, douteuse, expirante :

— Fini... Hai!...

O, mon camarade inconnu, pourquoi te

meurs-tu ? Dis, pourquoi ne reverras-tu plus le sable de ta plage ? La chaleur infernale ne brûlera plus ta peau bronzée ! Tu ne reverras plus le soleil qui t'appellera maintenant en vain ! Le soleil qui monte demandera ta vie, et tu seras mort ! Pourquoi ? dis, pourquoi te meurs-tu, ô mon camarade inconnu ?

C'est lundi. Vers cinq heures du soir, Tih-Longh est mort. On a trouvé sur sa bouche l'image de la femme noire rougie de sang et salié par les crachats. Les yeux de Tih-Longh sont entr'ouverts et on voit deux trous pleins de larmes. La peau n'est plus noire : elle a pris l'apparence des bottes usées.

On ouvrit sa bourse.

Il doit avoir de l'argent. Ils économisent ces noirs, disait un sergent à l'infirmier qui était chargé de marquer tout ce que le feu soldat avait possédé. Marquez — dictait le sergent — il laisse à sa famille... que diable... quoi ?

Et en comptant le contenu de la bourse de Tih-Longh, il répétait :

— Marquez : vingt... trente. Il laisse à sa famille toutes ses économies : trente-quatre sous !

Dans le coin opposé de la salle, on discutait sur la cherté de la vie. Hier dimanche, on était allé en ville et l'on y avait trouvé tout augmenté. Et tandis qu'on transportait le corps de Tih-Longh, engagé volontaire pour la durée de la guerre, un tirailleur murmurait tout bas à son voisin, un caporal aveugle :

— Et on dit qu'elle est chère, la vie !

D. B.

J'oubliais de dire que Dragan, sensible et malade, avait horriblement souffert de la guerre ; et sans doute, en ce récit il a cherché à extirper de lui-même toute l'aversion profonde, le souvenir amer qu'il avait retenu de la grande épopée.

SUZANNE VALONNE.

Oran, Châlet Ste-Clémence, le 8 Septembre 1919.

PETITS POTINS

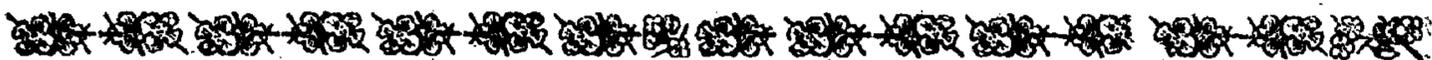
Un groupe de promeneurs discute sur l'élégance de Madame D...

— Trop grande, s'écrie la petite Madame M...

— Mais très chic et toujours bien chapeauté, ajoute la toute gracieuse Mademoiselle L...

— Parbleu, réplique la maman de cette dernière, elle se fait coiffer chez VINCENT et c'est tout dire.

Maison VINCENT 17, Rue d'Arzew
ORAN



MONDANITÉS

Hyménées.

Nous apprenons avec plaisir le prochain mariage de Mademoiselle Jeanne Mialy, fille de Monsieur Mialy, négociant en bois, avec Monsieur Pierre Brunier, fils de Madame et Monsieur Brunier, propriétaire.

L'*Echo Mondain* se fait un plaisir d'adresser à ce jeune couple ses vives félicitations.



De Passage.

Notre bon camarade, Armand Spaenlé, ancien président de l'Association des Réformés de l'Afrique du Nord, d'Alger.

Nos compliments cordiaux.

Au Concert-Bal du « Muguet ».

C'est samedi dernier, à 22 heures, qu'a eu lieu, dans la salle du Conseil Municipal, à l'Hôtel de Ville, le concert-bal organisé par la société « Le Muguet ».

Après une série de danses, les invités eurent la très agréable surprise d'entendre les trois vedettes du Casino Portal, de Gambetta.

Mademoiselle Delynska, dont il serait superflu de louer la souplesse vocale, la finesse de sentiments, détailla délicieusement le duo de la *Traviata*, qu'elle chanta avec son digne partenaire, Monsieur Daune, baryton au timbre généreux et sonore.

Tous deux recueillirent des applaudissements et rappels justement mérités.

Monsieur Rolland obtint, à son tour, un franc succès dans ses chansonnettes et monologues comiques et principalement dans... *Paris !... Paris !... !* qui mit les auditeurs dans une gaieté indescriptible.

Après le concert... redanses ! Tous et toutes tourbillonnèrent, sans repos jusqu'à l'aube, malgré les rigueurs d'une température contre laquelle les ventilateurs de la salle et les nombreux évantails de délicieuses « nymphes » n'eurent qu'une bien insuffisante influence.

Au milieu d'un essaim de jeunes filles, nous avons plus particulièrement remarqué : la toute gracieuse et blonde Mademoiselle Rosette, Mesdemoiselles M. L. et G., pétillantes de jeunesse et de souplesse.

Nos bien vives félicitations aux organisateurs, à l'excellent orchestre Duché ; et une prime toute spéciale au Président, Monsieur Gaucherot, qui n'a rien ménagé pour donner à cette petite fête de famille l'éclat qu'elle méritait.

L'*Echo Mondain*, très aimablement invité par le Président et le Comité du « Muguet », était représenté à la soirée par Médos, qui gardera le meilleur souvenir de cette première réunion en tous points réussie.

A Mostaganem.

C'est le vendredi, 29 août, à 9 heures du soir, qu'a eu lieu sur la Place de la République, l'audition musicale donnée par l'orchestre du Théâtre Municipal, au profit du « Monument aux Morts » à élever à Mostaganem.

Malgré que le concert fut payant, nombreuses furent, cependant, les personnes qui avaient tenu à apporter leur obole à cette soirée artistique et à manifester, une fois de plus, leur souvenir ému à l'égard des braves tombés au Champ d'Honneur.

L'orchestre, sous la haute direction de M. Coudroy — aussi bon flûtiste qu'habile violoniste — fut parfait en tous points.

Les applaudissements nourris de plus de trois mille auditeurs, furent d'ailleurs, pour les musiciens, le meilleur témoignage de satisfaction d'un public choisi.

A tous donc : bravo ! et merci !!

Les Sports à Vichy.

Notre camarade M. Henry Pérez fils, membre actif du T. C. O. de Saint-Eugène, nous apprend qu'il vient d'être classé dans la 1^{re} finale de tennis, au Grand Tournoi, — hommes — qui s'est jouée cette semaine à Vichy.

Bravo à notre jeune sportman algérien

qui, une fois encore, vient confirmer le bon renom athlétique de l'Oranie.

Félicitations, et vœux de complète réussite pour la finale.



Médos.

SÉLÉÏTA

Essai d'Initiation à la Vie Occidentale

(Suite)

La Laine

« Elle resta chez elle et fila de la laine ». Aux temps moyenâgeux où la reine Berthe filait, ces mots constituaient le plus bel éloge que l'on put faire d'une femme. Riches ou pauvres, nos aïeules passaient assises devant un rouet — sapin, chêne, noyer, ivoire ou or — les interminables journées d'une vie casanière. L'enroulement du fil délié n'empêchait point les langues d'aller, ni les oreilles d'ouïr les doux propos des croquants, des valets, des ménestrels ou des pages, accroupis à leurs pieds.

Parmi ces fileuses, les unes maniaient le chanvre rude ou le genêt, d'autres le lin, d'autres la laine. Et la vénération publique allait à ces dernières, parce que la laine rebelle ne souffre pas l'inattention ou la légèreté de l'ouvrière.

Plus près de nous, vers mil huit-cent-trente, la bonne ménagère fut caractérisée par des travaux différents : « Elle surveillait ses confitures » disait le Père Lacordaire en prononçant l'oraison funèbre d'une grande dame !

Plus près encore, aux premiers lustres de la République, la vertu consista à faire ses robes soi-même, à dénicher au Bon Marché, les bonnes occasions, à ne pas confier à des seins mercenaires l'allaitement de ses enfants.

En quoi consiste-t-elle aujourd'hui ? Dites-le moi, si vous le savez, ô mes parverses contemporaines... Toi seule, Séléïta, pour-

rais répondre à ma question, car la vertu, ce ne n'est point la puissance de travail ou d'abstinence, mais l'ardeur à se répandre, l'inextinguible soif de rendre heureux autrui.

Le Lin

Après avoir, Séléïta, scruté tous les infinis, déchiffré toutes les énigmes, résolu tous les problèmes, j'ai reconnu avec Salomon combien est vain tout ce qui n'est pas vous. Une boucle blonde égale les Pensées de Pascal ; les plus étonnantes machines ne sauraient remplacer un petit nez en l'air, une lèvre chaude et frémissante ; et les chefs-d'œuvre de Raphaël, de Poussin, ceux des cubistes, sont effacés, par quoi ? par le nœud du ruban qui fixe à votre épaule la chemise aérienne, prête aux envols soudains.

Et c'est pourquoi je parlerai du textile par excellence : le Lin.

« Le Lin, dit Van Theghem, est le type de la famille des Linées, comprise dans l'alliance des Géraniées, sous-ordre des Renonculinées, ordre des Séminées bitegminées ». C'est une plante élégante et fine, à grande fleur bleue, bleue comme vos yeux, Séléïta ! Fleur délicate et fragile qui s'épanouit à l'aurore et se fane avant midi ; mais si belle, sous la rosée matinale, lorsqu'elle transforme les champs en lacs d'azur, moirés par la brise de vagues minuscules.

Par quelles opérations barbares passe la

mince tige pour devenir le fil ténu, souple et résistant, le fil immaculé dont va s'emparer le tisserand aux mains agiles ? Je ne vous le dirai pas. Rouissage, battage, filage, autant d'actes vulgaires, bas et cruels qui provoqueraient votre, oh ! véhémente—indignation. Et des larmes mouilleraient vos paupières au récit des supplices infligés par l'Industrie à la plante élégante et fine, et bleue, si bleue, comme vos yeux, Séléïta !

Sachez seulement que, subtilement croisé en trames laches ou serrées, le Lin candide sera toile, batiste, gaze, mousseline, tulle. Il formera les vêtements hiératiques des prêtres, ou, trempé trois fois dans la pourpre sanglante, celui des monarques — seul digne de la majesté royale et des sublimes mystères, seul digne aussi d'entrer en contact avec votre chair auguste et sacrée.

P. DELARUE-CONTI.

(A Suivre)

FIGURES AFRICAINES.

L'Argus de la Presse nous adresse cet entrefilet découpé par lui dans l'Akhbar, que dirige M. Victor Barrucand :

Nous tenons à signaler, dans l'Echo Mondain d'Oran, le portrait littéraire que notre confrère, Claude-Maurice Robert a esquisé d'Isabelle Eberhardt avec les couleurs de la jeunesse et de l'enthousiasme. Nous le félicitons d'avoir écrit ces pages et nous le remercions de nous les avoir dédiées. Elles sont de bonne et saine critique.

L'étude de M. Claude-Maurice Robert a paru en deux numéros aux dates des 20 et 27 Juillet.

Aucun témoignage de satisfaction ne pouvait nous être plus précieux que ces simples lignes, sorties de la plume de M. Barrucand, qui fut le confident et le défenseur généreux de la solitaire errante, dont nous avons essayé de retracer l'attachante physionomie.

A LA MÉMOIRE De l'Héroïque Capitaine Guynemer

UNE PRISE D'ARMES EN SON HONNEUR

Cette semaine a été la grande semaine du Souvenir et de la Reconnaissance.

Tous les cœurs hauts portés se sont pieusement recueillis, pour évoquer avec une émotion toujours vive, les inoubliables journées de 1914 où, à pareille heure, la fortune des armes devait décider lequel, du Coq ou de l'Aigle à deux têtes, sortirait triomphant de l'effrayante aventure.

Mais il est un autre anniversaire qui vient d'être célébré ces jours derniers, non pas celui du grand Colbert ni celui de La Fayette, c'est l'anniversaire de la mort

de l'héroïque capitaine Georges Guynemer, survenue le 11 Septembre 1917.

Dans le but d'honorer cette jeune et éblouissante mémoire, une prise d'armes a eu lieu le 11 septembre écoulé, dans toutes les formations combattantes de l'aéronautique. Au cours de cette prise d'armes, le texte de la dernière citation accordée au capitaine Guynemer a été lue sur le front des troupes.

Dans les formations non combattantes cette citation a été lue au rassemblement quotidien.

Nous sommes heureux que le hasard ait voulu que la fin de la publication de notre brève étude sur l'illustre conquérant de l'air coïncida précisément avec cette semaine, anniversaire de sa fin.

Comme nous avons essayé de le faire comprendre dans ces quelques pages, écrites pour une conférence que nous avons prononcée l'hiver dernier à la Société de Géographie d'Alger, à laquelle était présent le groupe aéronautique d'Hussein-Dey, Guynemer est l'incarnation splendide et le génie le plus hautement représentatif de notre race.

Avec l'Hippolyte de Racine, notre jeune centaure aérien, celui que l'on a appelé le Roland de notre époque aurait pu dire :

Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur.

En effet, aucune tache en cette vie héroïque. Elle a la splendeur d'une aurore printanière et sa courte durée : Guynemer est le héros-né.

Comme il est à souhaiter que notre pays conserve jalousement à jamais le culte d'une telle mémoire !

LA REDACTION.

PARIS MODES

Maison GUILLEM 8, Rue Alsace-Lorraine, 8

ORAN

Réception de Jolies Modèles

à tous les Courriers

MAISON RECOMMANDÉE aux ÉLÉGANTES

LA PAGE DES POÈTES

L'IMPOSSIBLE RÊVE

*La Nuit à pas muets descend sur la colline,
Un nuage dolent se traîne à l'horizon,
Tandis que l'Ombre souple envahit la maison
Je songe à d'autres cieux que l'aurore illumine.*

*En cet instant, là-bàs, dans un autre hémisphère
Apparaît lentement au fond du ciel qui luit
Le soleil tout sanglant ; il monte, il éblouit,
Puis de fauves rayons inonde l'atmosphère.*

*De la clarté s'égrène à travers les feuillages,
Se pose sur les nids qu'elle éveille soudain ;
Fait vibrer l'or des blés, puis l'argent cristallin
De la source qui flue entre les rocs sauvages.*

*O charme du matin ! parfum léger des roses !
Frissonnement des eaux, douceur tiède de l'air !...
Guêpes au vol pesant ! papillons au vol clair !
O lumière ! âme ardente et profonde des choses !*

*Toi par qui les couleurs vibrent en symphonie,
Par qui l'humble caillou se change en diamant,
Toi qui m'emplis le cœur d'un songe rayonnant,
Lumière, amour des yeux, sois à jamais bénie !...*

*Cependant l'Ombre vient, à chaque instant plus dense,
L'Ombre qui glisse et rampe ainsi qu'un long serpent,
L'Ombre qui sur le cœur pèse si lourdement,
L'Ombre en qui toute chose agonise en silence !...*

*Elle s'étend, grandit ; et mon âme endeuillée
Me semble un lourd cercueil que recouvre un drap noir...
Oh ! s'en aller là-bàs, loin de ce triste soir
Jouir du clair matin qui rit dans la feuillée !...*

*Car je rêve toujours d'un impossible rêve,
D'un « ailleurs » inconnu, d'une fuite hors du Temps,
D'un envol infini de l'âme loin des sens,
Et d'un bonheur profond qui jamais ne s'achève...*

*Et sans cesse rêvant de choses irréelles,
Aux parois de la Vie atone me heurtant,
Je porte au fond de moi le regret lancinant
De n'être pas multiple et de n'avoir pas d'ailes !...*



MÉLANCOLIE

Comme je suis mélancolique, ce soir...

Dans le silence et l'isolement de ma chambre d'études, assis à ma table de travail, devant un livre ouvert que je ne lis pas, la tempe dans la main, je songe...

Je songe, et des sanglots me montent à la gorge et mes yeux sont trempés de larmes.

.....
.....
C'est le saint jour de Pâques aujourd'hui.

Les cloches d'un beffroi prochain carillonnent allègrement, elles chantent l'osanna de la résurrection : Resurrexit ! Alleluia !

Par petits groupes dodelinants, des petites vieilles, de douces petites vieilles que j'aime, penchées et ratatinées par les ans et si drôlement attifées, s'acheminent, à pas menus et qui s'épeurent, dans la direction de l'église...

Le soleil vespéral et doux comme un espoir.

Sous le naissant ombrage des figuiers d'alentour, les enfants en bas âge s'ébattent bruyamment.

Je suis seul...

Et dans ma poitrine je sens mon cœur bondir au même rythme éperdu que l'airain dans sa tour, et c'est en vain que je voudrais en tempérer l'effervescence...

Je songe...

Je songe que nous sommes au Printemps, en Avril, et que c'est jour de liesse populaire aujourd'hui.

Je songe que tous les cœurs débordent de gaieté, les cœurs surtout qui comme mon cœur n'ont que vingt ans...

Je songe que les sous-bois de la Patrie lointaine sont criblés de primevères et que dans les prairies verdoyantes les sources jasant parmi les boutons d'or, et que dans les halliers de sureaux fleuris et d'aubépines, ramagent les passereaux qui s'appartient...

Et je me souviens d'un lumineux et nostalgique autrefois où mon âme innocente et liliacée comme l'âme d'Eliaçin, communiait à la joie des hosannas sonores, des oiseaux en amours et des sources qui chantent...

Et c'est de sentir combien ces calmes enjouements et ces chastes transports sont bien loin désormais, si loin, si irrémédiablement défunts... que je suis si mélancolique, ce soir...

Oran. - Printemps 1916.

Claude-Maurice Robert

TRUONG-XUY

(CONTE CHINOIS)

(Suite et Fin)

Si notre histoire s'était passée sur les rives du Bosphore, une exécution sommaire, discrètement confiée à un gardien du Palais, eût tranché fort simplement la question ; mais n'oublions pas que nous sommes Chine, où la caste des lettres était, à cette époque, très influente et très jalouse de ses prérogatives. Toucher à l'un de ses membres eût été s'attirer l'hostilité d'une vaste association, dont les ramifications s'étendaient jusque dans les provinces les plus reculées et dont la puissance dépassait la tête des empereurs.

Diep Duong resta longtemps perplexe. Soudain son sévère visage s'éclaira d'un sourire ; il avait trouvé la solution.

* *

Le lendemain, il fit appeler devant lui Truong-Xuy, qui habitué à ses faveurs, se rendit, d'un pied léger, à l'impériale invitation. Diep-Duong le reçut avec son amabilité coutumière et, après quelques menus propos préliminaires, lui dévoila enfin ses intentions en ces termes :

« Vous savez, mon cher Truong-Xuy, quel intense plaisir m'a toujours causé la lecture de vos charmantes fantaisies, toujours empreintes d'une si délicate ironie. Malheureusement, il me revient de mille endroits les plus divers — ce sont les chefs de provinces qui m'en informent — que le bon populaire, incapable d'apprécier la subtile philosophie qui s'en dégage, n'y a vu — bien à tort sans doute, mais enfin n'y a vu qu'une acerbe critique des vénérables institutions, plusieurs fois millénaires, ainsi qu'en font foi nos archives — sur lesquelles est assis l'Empire du milieu, dont la stabilité doit faire l'objet de nos soins les plus constants. Les résultats de cet inquiétant état de choses ne se sont pas fait attendre : les impôts ne rentrent plus, l'autorité des mandarins est méconnue, le père de famille n'est plus obéi. Mon trône lui-même est peut-être menacé... »

— Quoi, s'écria Truong-Xuy, de simples contes, faits pour distraire votre impérial ennui et amuser vos sujets, auraient produit d'aussi désastreux effets !

— C'est surprenant, mais vrai, répliqua Diep-Duong, sans se départir de son anémité. Petites causes, grandes conséquences, auxquelles mon devoir m'oblige, bien à regret, à mettre fin, sans porter, mon cher

Truong Xuy, aucune atteinte aux droits sacrés d'un lettré pour lequel j'ai d'ailleurs toujours la plus vive sympathie. Et voici donc à quelle résolution je me suis arrêté.

J'aime à croire que vous reconnaîtrez qu'elle n'a rien de tyrannique :

Je vais vous faire conduire à la pagode du Lac des Cygnes, qui a appartenu à notre célèbre philosophe Lao Tsi King et que je viens de faire restaurer à voire intention. Elle est située dans un paysage enchanteur où vous aurez tout loisir de composer un ouvrage, qui devra répondre aux conditions que je vais vous indiquer. Dès qu'il sera terminé, vous serez libre comme l'air. Si la difficulté vous semblait trop grande, vous auriez le choix de la tourner en fabricant une bonne paire de babouches... »

Une paire de babouches ! s'exclama Truong-Xuy, au comble de l'étonnement et croyant avoir mal entendu... »

— Une paire de babouches, répéta Diep-Duong, et peut-être vous arrêterez-vous à cette seconde solution, car je vous préviens que la première condition ne sera pas facile à remplir.

— Et quelle est donc cette terrible condition ? demanda Truong-Xuy, que l'inquiétude commençait à gagner... »

— Celle de faire un roman à la fois honnête et intéressant.

Sur ces mots, qui terminait l'entretien, Truong-Xuy respira plus librement. Diep-Duong avait voulu sans doute plaisanter à vos dépens.

* *

Le lendemain, dès la première heure, certain d'être bientôt libre, notre écrivain se mit gaiement à la tâche et au bout de quinze jours, le cœur joyeux, il présentait son livre à l'empereur, qui le lut avec la plus grande attention et qui, quelques jours après, le lui renvoyait avec cette simple annotation : « Votre roman est comme l'épée de Xi-Phoc, qui était, dit l'histoire, très longue et très plate » Truong-Xuy, ayant relu son ouvrage, dut convenir que la critique était sévère, mais méritée.

Il recommença avec une nouvelle ardeur, mais, malgré tous ses efforts, il ne put sortir de cette alternative : ou son livre était intéressant, mais subversif ou bien était honnête mais dénué de tout intérêt.

Après avoir lutté pendant cinq ans sans

succès, il résolut de s'essayer dans l'art de confectionner les babouches. Il y fit d'rapides progrès et, au bout d'un an, il en présentait une paire à Diep-Duong, qui ne lui ménagea pas ses compliments et lui rendit aussitôt sa liberté. Le Céleste empire avait perdu un mauvais auteur et gagné un bon cordonnier.

* *
Votre histoire est très morale me dit mon ami Dupont. mais il faut aller en Chine pour voir cela !

En France, Truong-Xuy serait devenu ministre.

(Fin)

LE-HUYEN.



GEORGES GUYNEMER

Guynemer est la figure la plus sublime qu'il m'ait été permis de voir, l'une des âmes les plus généreuses et les plus fines que j'aie rencontrées,

Capitaine COLCUMB.

(Suite et Fin)

Une rue du Quartier Latin, l'ancienne rue du Luxembourg a reçu le nom de rue du capitaine Guynemer, et bientôt les conseils municipaux de toutes les villes de la Métropole et même de notre Nord-Africain suivirent l'exemple de la capitale; et, qui mieux est, nombreux sont ceux qui décidèrent d'élever un monument, par souscription publique, à la mémoire du plus pur et du plus jeunes des héros innombrables que la Grande Guerre a suscité.

Enfin, le 30 Novembre, au camp d'aviation de Saint-Pol-sur-Mer d'où il prit son dernier vol qui ne devait jamais finir, devant les 20 drapeaux qui ont pris part aux combats, et aux victoires du 2^e groupe aéronautique et de la 1^{re} Armée, devant ses anciens frères d'armes rassemblés; devant le capitaine Heurteaux, qui se redresse comme il peut sur ses béquilles; devant le sous-lieutenant Fonck, qui n'avait alors abattu que 11 appareils et qui finalement devait dépasser son aîné, l'Armée, par la mâle éloquence du général Anthoine, le célèbre à son tour:

« Si je vous ai conviés — s'exprime le général — à rendre aujourd'hui à Guynemer le dernier hommage que lui doit la 1^{re} Armée, ce n'est ni devant un cerceuil, ni auprès d'une tombe.

« En vous réunissant sur le terrain même d'où il s'est élancé vers l'infini, nous passons par dessus les rites habituels de tristesse qui couronnent la fin d'une vie d'homme; et nous entendons saluer l'entrée dans l'immortalité du Chevalier de l'Air, sans peur et sans reproche.

« Gloire à lui dans le ciel où il régnait, tant de fois vainqueur! Gloire à lui sur la terre et dans nos cœurs de soldats, et dans ces drapeaux, dans ces emblèmes sacrés où se confondent pour nous le culte de l'hon-

neur et la religion de la Patrie.

« Drapeaux, que l'âme de Guynemer reste éternellement en vous.

« Les âmes comme la sienne guident seulement, quand on sait les suivre, vers la voie triomphale qui, à travers les ruines, les tombeaux et les sacrifices, conduit à la Victoire les forts et les justes. »

XVI

Dans son beau livre « Les Diverses Familles Spirituelles de la France », Maurice Barrès, après avoir parcouru avec une émotion émerveillée le parterre dévasté des précoces et somptueuses gloires que la grande guerre a révélé, conclut avec conviction: « Tout ce soleil de jeunes gens qui descend dans la mer, c'est une aube qui va se lever. »

Elle s'est levée cette aube, dissipant de ses feux libérateurs les nuages ténébreux qui obscurcissaient le monde et annonçant enfin le terme de l'universelle conflagration et le châtement de l'agresseur anéanti.

Mais, pour que les temps meilleurs qui nous sont promis, répondent aux sacrifices et aux vœux de ceux qui en furent les artisans magnanimes; pour qu'ils soient réellement et entièrement ce qu'ils devront être, c'est-à-dire une ère de labeur sain et fécondant, d'union créatrice, d'action bienfaisante, en un mot, une ascension irrésistible vers toute la beauté, toute la justice et tout l'amour... il convient que nous, les survivants de la grande hécatombe, que l'expérience a avertis et renouvelés; que vous surtout, nos frères plus jeunes, qui fûtes les témoins impuissants et les victimes innocentes de tant de misères accumulées, il convient que nous sachions nous rendre dignes tous, de l'héritage sacré qui nous échoit.

Il est insuffisant d'admirer un Guynemer, il faut s'évertuer à l'imiter, à le continuer.

Il faut que, à son exemple, nous sachions courageusement *faire face* à toutes nos obligations, à notre tâche individuelle et quotidienne ; que nous acquerrions sa volonté tenace qui ne renonce jamais lorsqu'elle a résolu ; que, comme il a su participer puissamment à la défense de la Patrie, au prix suprême de sa vie, nous ayons la volonté d'en assurer le relèvement rapide en même temps que l'éternité.

Il faut que, comme Guynemer encore, nous *veillions sur nos nerfs*, je veux dire

sur nos passions mauvaises avec une attention farouche et persévérante ; que tous, sans exception, hommes et femmes, jeunes et vieux, nous nous imposions une *mission*, sa mission et que nous sachions l'accomplir en toutes occasions, toujours, tous, et coûte que coûte.

Alors, mais alors seulement, les holocaustes acceptés n'auront pas été vains ; tant de jeunes existences et tant de bonheurs n'auront pas été massacrés inutilement : des splendides semailles, fleuriront de splendides moissons !

CLAUDE-MAURICE ROBERT.



SPECTACLES

Programme magnifique dimanche dernier avec M. Bensean, ténor de talent. Sa voix douce et mélodieuse, nous détailla un joli duo, fort bien accompagné par Mademoiselle Bensean, dugazon.

Nous retrouvons cette artiste en duo avec M. Daune, baryton, qui nous a charmé dans *Les Dragons de Villars*.

La Chanson de Fortunio fut un succès pour la troupe d'opérette où M. Rolland (Fortunio), Gutton (Friquet), Mlle Delynska (Valentine), Mlle Plantade (Laurette), se taillèrent un franc succès ainsi que tous les figurants de la troupe.

Jacques l'Hindou, à la machoire d'acier, est réellement un héros, il fut applaudi à maintes reprises.

L'orchestre va très bien. Bravo, Erhmann !

Félicitations à Rolland, le sympathique régisseur.

LYNX.



GERBE DE PENSÉES

Il en est des fonctionnaires comme des livres dans les bibliothèques, les plus hauts placés sont les moins utiles.

* *

Les femmes sont comme les armées, elles sont perdues si elles n'ont pas de réserves.

* *

L'homme modeste est un pauvre d'esprit, le dévot un hypocrite, l'honnête homme un habile, le héros un barbare, l'ascète un imbécile, l'expansif un bavard, le prudent un indécis. Dites-moi quelle est la vertu d'entre les vertus que la malice humaine ne parvienne pas à salir ?

* *

Redoute celui qui t'élève au-dessus de ton mérite.

* *

Les riches avares ressemblent à des mulets et à des ânes qui portent de l'or et de l'argent et qui mangent de la paille et de l'orge.

ROBES HAUTE COUTURE
MANTEAUX

SALONS :

7, Rue du Citoyen Bézy - ORAN

Madame YVONNE † Grands Modèles de Paris
† Dernières créations



BRASSERIE RESTAURANT

Guillaume-Tell

BOULEVARD DU LYCÉE

E. COLIAS, PROPRIÉTAIRE

Maison J. LALANNE

Sous monopole des Produits Alimentaires

FÉLIX POTIN

14, Boulevard du 2^e Zouaves. — ORAN

« Maison recommandée
aux FinsGourmets »

A L'IDÉAL Maison Ch. JOUSSAUME

51, Rue d'Arzew (Arcades), ORAN

ATELIERS DE PORTRAITS D'ART

Spécialité d'agrandissements Artistiques
d'après Pose ou Anciennes Photographies

Rayon Spécial de Bijouterie

MARQUINERIE FINE

SPÉCIALITÉ DE DEUIL

CHEMISERIE - BONNETERIE AUX 100.000 CHEMISES

5, Boul^{ard} Séguin & 2, Rue Faure - ORAN

GANTERIE - CRAVATES - PARAPLUIES

CANNES - MOUCHOIRS FANTASIE

ROBES - MANTEAUX - FOURRURES

SACS ET COLIFICHETS

BONNETERIE FANTASIE

ARTICLES DE VOYAGE

HACHE

THE

VEAU

CHAT

PEAU

ALLAH !!

CHAPELLERIE PARISIENNE

EDMOND ERBIB

6, Rue d'Arzew. — ORAN



EXIGER DE VOTRE FOURNISSEUR

— LA VÉRITABLE —

LEVURE ALSACIENNE

POUR FAIRE LA PATISSERIE DE MÉNAGE

SE TROUVE DANS TOUTES LES MAISONS D'ALIMENTATION

SEMOULINE

Entremets Sucre

Instantanée

au Chocolat et à la Vanille

CRÈME

Dessert Sucre

Instantanée

au Chocolat

SEUL AGENT DÉPOSITAIRE POUR LE DÉPARTEMENT :

Charles GAUCHEROT

28, Boulevard Séguin, 28

ORAN

L'Imprimeur-Gérant : E. ANDREO, 4, rue d'Arzew. — Oran

MERCERIE AUX ÉLÉGANTES

Place de la Bastille

GALONS ET GARNITURES

— POUR —

ROBES DE NOCES

ET SOIRÉES

Si vous Désirez un Chic

LIVRABLE
en 2 heures
adressez-
vous



MAISON E. BEDDOUK Téléphone 3-33

Tailleur Civil et Militaire

Rue de Gènes, 2. — ORAN

FLOREÏNE

CRÈME DE BEAUTÉ



REND
LA PEAU
DOUCE
FRAÏCHE
PARFUMÉE

SES PARFUMS
SÉRIE LUXE
KALYS
MANDRAGORE
SÉRIE FLEURS
LILAS
MUGUET
ROSE
ŒILLET
VIOLETTE

L'argument décisif



UNE FABRIQUE PROPRE, ET UN
SAVON PUR SONT NECESSAIRES
POUR ARRIVER A UN LINGE PROPRE.

La Propreté est le mot d'ordre dans la fabrique,
où le savon Sunlight est fabriqué et c'est aussi
ce qu'on trouve là où on s'en sert.

LE SAVON SUNLIGHT
EST UN SAVON PUR.

SAVON SUNLIGHT

DEPOT : 10, Rue Lahitte. — ORAN

Casino-Skating (GAMBETTA)

Directeur : G. PORTAL

Saison Estivale — Théâtre — Attractions

Bar Américain — Repas sur Commande

BRILLANT ORCHESTRE

Consulta Agence de Renseignements
1, Rue Sainte-Marie-des-Champs, 1
ORAN

Enquêtes, Recherches, Surveillance
INTERMÉDIAIRE TOUTES AFFAIRES

Détective privé, Discretion absolue

Grand Hôtel Jeanne d'Arc

3, Rue Lamoricière, ORAN

E. FRENET, Prop^r, E. Mascarel, Suc^r AP 0.

Omnibus à tous les Trains & Paquebots

Confort Moderne — Chambres Touring-Club

Restaurant à Prix Fixe - Cachets & Pension

— « TÉLÉPHONE 9.31 » —

DEMANDEZ CHAMPAGNE
COSTE-FOLCHER

" On en boit partout "

Agnt Général : **LODS Georges, 10, Avenue St-Eugène -- ORAN**

A LA TAILLE DE GUÊPE

Corsets sur Mesure
 et Grand Choix en Confection

M^{me} M. BENEDETTO

49, RUE D'ARZEW (Aux Arcades)

EXPÉDITION DANS L'INTÉRIEUR

Maison de Confiance — Prix Modérés

AU BÉBÉ PARISIEN

Rue de la Bastille, 6

ORAN



Maison Spéciale de Confection
 LINGERIE-MODES

Pour Fillettes et Garçonnetts

Spécialités de Layettes

LA BONNE MARQUE



LA VIEILLE MARQUE FRANÇAISE

PARFUMERIE DE LUXE

GROS & DÉTAIL



COTY ✦ ✦
 HOUBIGANT ✦ ✦
 GABILLA ✦ ✦
 HÉRA ✦ ✦
 GRAVIER ✦ ✦
 D'ORSAY ✦ ✦
 PRODUITS ✦ ✦
 de L'INSTITUT ✦ ✦
 de BEAUTÉ ✦ ✦
 de la Place Vendôme ✦ ✦
 PARIS ✦ ✦

A. BOISSIN

3, Rue d'Arzew, 3. — ORAN

FOURNITURES POUR COIFFEURS



